

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 57 (1919)
Heft: 8

Artikel: La verhue sur le "cotzon"
Autor: Ct.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-214529>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 07.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Et, sous la surveillance des grands, le berbot se mijote. On bourre le feu ; des flammes infernales lèchent la marmite. Quelqu'un soulève le couvercle avec prudence ! Pas encore cuites ! Il faut prendre patience, retourner au bois.. Enfin, une odeur spéciale réunit tout le monde. Secouons la marmite, crie une voix. Et on la secoue énergiquement au moyen de la perche à demi-brûlée qui l'a maintenue au-dessus du feu ! Malheur, des berbots roulent par terre. On les ramasse brûlants et l'on remet la marmite avec son contenu violemment remué, afin d'égaliser la cuison ou souvent le brûlon ! Le moment solennel est arrivé ; on va les manger ! La concurrence s'en mêle un peu. Chacun guigne d'avance les berbots dont la figure est la plus appétissante. Bien entendu, les éclatées et les grillons sont convoités par tous les regards. Les berbots brûlent les mains, les lèvres, la langue ; nul n'y prend garde. Les pelures souvent, les parties grillées ou charbonnées toujours, tout cela descend dans l'estomac dans la compagnie de la saine fécale, sans nul souci des indigestions.

Les hostilités terminées, par l'anéantissement total des victimes, on quitte la place, les mains noires, la figure aussi, les yeux rayonnants de gaîté et l'on rentre à la maison — il est 5 heures — en s'informant si le goûter est bienôt fait !

Enfants de chez nous, gardez-vous du dédain des choses du temps jadis ; conservez les mots et les usages du passé ; ne cessez pas, non plus, la saison venue, de cuire des berbots au pied des bois, dans la radieuse lumière de ces exquises journées d'automne. Jouissez de la liberté et de la confiance qui vous sont accordées, mais ne manquez pas d'ouvrir vos yeux bien grands devant l'originalité et le charme de ces tableaux champêtres qui se déroulent de tous les côtés et qui sont particulièrement vivants dans le cœur de ceux que les circonstances ont obligés à passer leur existence au dehors. A.

(Feuille d'avis de *La Vallée*.)

La verrou sur le « cotzon ». — Dans une compagnie de fusiliers Vaudois, le capitaine est affligé d'une grossesse sur la nuque ; or le lieutenant a été chargé de donner à la troupe une théorie sur les grades ; il interroge ses hommes.

— Eh ! bien, voyons, vous le N° 3, à quoi reconnaissiez-vous le capitaine ?

Après un moment d'hésitation le soldat répond : ...

— Mon yeutenant, je le reconnais parce qu'il a une verrou sur le cotzon. — Ct.

Histoire de l'Art. — Mardi 25 février, au Palais de Rumine, (salle Tissot), à 5 heures, 4^{me} séance, avec projections, de M. Raphaël Lugeon. En voici le programme.

La sculpture du second Empire. — Le développement de la vie et du mouvement dans l'œuvre de Carpeaux. — Les groupes de la Danse et d'Ugolin. — Duret et Jouffroy. — La troisième république ; tradition des classiques chez Guillaume, Chapu, Delaplanche, Falguière, etc. — La sculpture animalière de Fremiet. — Les modernes ; Dalou, Bartholomé, Rodin, et leurs principales œuvres.

Coquilles. — Dans l'article de M. Mogeon, du 15 février, troisième ligne, il faut lire « exciting » et non excitois. Deuxième colonne, deuxième alinéa, sixième ligne, lire : « *Actensammlung* » et non *Actensammlos*. Dernière ligne de l'article ; intercaler : « qui eut lieu » entre *France* et le 15 avril 1798.

Complet. — Un jour plusieurs personnes se présentèrent chez M.*** pour le féliciter de sa nomination à quelque emploi public, nomination qu'il avait longtemps sollicitée. Il n'était pas chez lui ; sa femme reçut les visiteurs.

« Je vous remercie beaucoup, messieurs, de votre attention. On a enfin rendu justice à mon mari, car, entre nous, je puis bien vous le dire, nous avons assez de biens ; il ne nous manquait que de l'honneur. »

Du Jorat à la Cannebière

PAR O. BADEL

IX

Le Vieux-Marseille.

Sur la rive nord, s'étend le Vieux-Marseille, le célèbre quartier dans lequel il ne faut pénétrer, de nuit surtout, qu'après s'être débarrassé de pudeur, de susceptibilité et de son portemonnaie. Pour les artistes, pour les amateurs de couleur locale, il est possible d'y trouver un certain intérêt ; mais non pour ceux qui redoutent de froisser leur nerf olfactif, de marcher sur les détritus nauséabonds qu'on lance des fenêtres dans la rue servant d'égout, quitte à en recevoir une bonne partie sur la tête :

D'un vase méconnu,
Un beau jour j'ai reçu
Sur moi le contenu...

Ce qui n'empêche pas maître sergeant et deux de ses subalternes d'y être allés, la nuit dernière, fourrer leur nez, conduits à leur insu, il faut le dire, par l'automédon qu'ils avaient embauché pour faire un tour de ville. Tout d'abord, une promenade à lieu à travers le misérable quartier. Notre sergeant et l'un de ses camarades, abrités sous la capote de la voiture, ne risquent pas grand'chose ; quant à l'autre, assis sur le siège près du cocher, il reçoit à plus d'une reprise quelques éclaboussures des liquides versés par les fenêtres.

— Es-tu à la « chotte » ? s'informe enfin le sergeant avec sollicitude.

— Pas trop !

— Eh bien, viens t'abriter vers nous.

À l'abri, les trois compères se terrent sous la capote, tandis que le cocher, de connivence avec l'un des bouges du quartier, et faisant l'office de rabatteur, y amène ces trois nouveaux pigeons à plumer. Mais ceux-ci ont assez de flair pour sentir le danger, ils jouent des pieds, des mains, de la langue, menaçant le cocher de lui casser les reins, réclamant l'aide de la police, parlant même de se plaindre au consul suisse. Bref, grâce à leur adresse, ils rentrent à l'hôtel sans nouvelle aventure.

Ils nous racontent en riant leur équipée, dans laquelle ils auraient pu laisser leur peau. « Il n'y a pas d'erreur ! » comme le répète notre sergeant. Il paraît que la menace de ce dernier d'aller chez le consul eut un effet magique. Illico, maître sergeant change de nom et va porter dorénavant celui de consul.

L'œuvre du Vaudois Ramel.

Nous ne visitons pas les musées, la Chorale n'étais pas venue dans le Midi pour admirer des tableaux, des collections, des vitrines. La vue d'une jolie Marseillaise a plus d'attrait pour nos jeunes sociétaires que la Vénus de Milo ou la momie desséchée d'un Pharaon plus ou moins authentique.

(Mais il ne faudrait pas croire que les chanteurs de Tuayre-Ville perdent leur temps. Ils l'emploient au contraire si bien qu'ils parcourent Marseille dans tous les sens, captivés par l'animation sur terre et sur mer, et s'intéressant au fonctionnement des services publics.)

L'arrivée des eaux fut un événement pour Marseille. Avant cette entreprise gigantesque, c'était la ville la moins propre de France, et les épidémies y régnent à l'état endémique. L'eau étant rare dans le voisinage, on entreprit, de 1837 à 1849, de grands travaux pour capter une partie des flots de la Durance, à une centaine de kilomètres de là. Un immense canal fut creusé ; à de certains endroits, on fit de remarquables ouvrages d'art. Le pont-aqueduc de Roquefavour, en maçonnerie, passant au travers d'une vallée, a une longueur de 375 mètres sur une hauteur de 83 mètres. Il dépasse tout ce que les Romains, habiles architectes pourtant, ont accompli de colossal en ce genre. Le canal de Marseille débite en moyenne 14 m³ d'eau par seconde ; c'est donc une véritable rivière amenant la vie et la santé dans la cité phocéenne. Il est l'œuvre, nous dit-on, d'un Vaudois, M. Ramel, de Montricher. En récompense de son génie, il fut anobli par l'empereur Napoléon III sous le titre de « baron de Montricher ».

Le bassin de la Joliette.

Le bassin de la Joliette sert de port à toutes les compagnies maritimes représentées à Marseille. Partout des navires immenses, portant des pavillons de toutes les couleurs ; un va-et-vient continué de gens de toutes nations, qui embarquent ou débarquent ; des montagnes de colis, empoignés par de puissantes grues, et montant dans les airs, tournoyant sur l'eau, s'engouffrant au fond des cales.

Il nous est impossible de noter les noms de tous ces monstres naviguant dans toutes les parties du globe. Nos légères embarcations sont des atomes lorsqu'elles frôlent ces coques luisantes émergeant comme des montagnes au-dessus de l'eau. Voici un navire chinois dont le grand mât est décoré du pavillon avec le dragon du Céleste-Empire. Quelques têtes de magots se promènent sur le pont avec leurs longues tresses pendantes. Tout près, voici un autre paquebot de l'Extrême-Orient, où des faces bronzées se montrent le long des bastingages ; puis un navire japonais, sur lequel brille le soleil écarlate du mikado et des chrysanthèmes.

Une superbe lignée de vaisseaux borde le bassin, face à la ville. De puissants bateaux sont chargés de les remorquer pour entrer dans le port ou pour en sortir. C'est beau, c'est grand, c'est quelque chose d'unique et d'inoubliable dans la vie d'un terrien ; aussi revivons-nous ces instants en écrivant ces lignes.

En ce moment, un carillon superbe se fait entendre. Les cloches de la cathédrale de Saint-Jean, ou La Major, qui se dresse, superbe, au milieu du port, chantent une douce mélodie, faisant sans doute palpiter le cœur de ceux qui rentrent après une longue absence. Elles souhaitent en même temps une heureuse traversée à ceux qui s'en vont. Une émotion compréhensible nous étreint. C'est si beau et nous sommes si peu préparés à cela.

Nos bateliers veulent nous faire visiter un navire allemand : le *Winduc*, arrivé la veille ; mais ils ont compté sans la morgue des Teutons. Nous sommes accueillis comme des pestiférés : il est absolument interdit de monter à bord d'un navire de sa majesté le Kaiser, même du plus inoffensif bateau de commerce. Hein ! qu'on est loin de la chaude hospitalité de nos amis les Français, qui viennent de nous faire voir ce qu'ils ont de plus secret en fait de marine militaire. Ce sont bien des façons d'Allemands despotes, hautains et pleins d'eux-mêmes !

Mais nous allons nous rattraper en visitant un autre navire, français celui-là, le *Parana*, faisant le transport des émigrants pour l'Amérique du sud. (A suivre.)

Grand Théâtre. — Le grand succès, très naturel, du reste, de Monsieur *Beverley*, a obligé M. Bonarel à nous redonner, jeudi, cette pièce.

Il en est de même du *Tour du monde d'un enfant de Paris*, une pièce à grand spectacle, aussi bien montée au point de vue de la mise en scène, que bien interprétée. Aussi en aurons-nous demain soir, dimanche, une seconde et dernière représentation.

Pour savoir où l'on en est. — Ce n'est pas tout que d'encaisser et de payer — les trois quarts de la vie se passent à cela — il convient de pouvoir se rendre compte rapidement, clairement et à l'importe quel moment de sa situation. Pour cela, une comptabilité, simple ou double, est indispensable. Mais chacun n'est pas initié aux secrets du *Doit* et de l'*Avoir*. Or M. F. Roehrig vient de publier chez Attinger frères, à Neuchâtel, des tableaux schématiques qui permettent à chacun d'établir soi-même sa situation financière et commerciale et son bilan, en peu d'heures. C'est parfait. — Coût 1 fr. 50.

Une création à Lausanne. — *La Rançon*, pièce inédite, en un acte, de M. César Amstein, est une œuvre littéraire, bien conçue et bien charpentée, qui fera discuter. La société d'art dramatique *La Muse* la créera au Grand Théâtre, le samedi 1^{er} mars.

Pour compléter ce spectacle, on donnera *Les Ranzau*, l'empoignante pièce dramatique en quatre actes, d'Erckmann-Chatrian, montée avec grand soin.

MM. les actionnaires du Théâtre pourront retenir leurs places lundi 24 février.

Kefol NEVRALGIE MIGRAINE BOÎTE FR. 1.80 TOUTES PHARMACIES

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS